

CHAPITRE IX

NICOLAS V ET L'HUMANISME

L'avènement de Nicolas V fut salué avec enthousiasme par le monde des humanistes; c'était l'un d'eux qui ceignait la tiare et de cet heureux événement ils attendaient toutes sortes d'avantages. Ils manifestèrent leur joie par des harangues et des lettres où de nombreuses demandes se mêlaient aux félicitations. En lui apportant, le 1^{er} mai 1447, les vœux des lettrés, leur doyen, le vieux Pogge, lui disait : « Je vous en supplie, Saint-Père, n'effacez pas de votre mémoire le souvenir de vos anciens amis; au milieu des soucis de toutes sortes qui vont peser sur vous, ne négligez pas celui de penser à eux... On attend de vous seul ce que tant d'autres ont oublié de faire; à vous le soin et la gloire de rendre aux études leur ancienne splendeur, la vie aux arts les plus nobles. » Dans les différents États italiens, les humanistes briguaient l'honneur de porter au pape en des ambassades

solemnelles les hommages de leurs princes ou de leurs républiques et, dans leurs harangues, ils ne se faisaient pas faute de vanter leurs propres talents ni de poser leur candidature à quelque faveur. « Je vous en prie, recevez-moi et comptez-moi dans votre troupe d'élite, » disait à Nicolas V l'ambassadeur milanais Guiniforte Barzizza. Ceux d'entre eux qui étaient engagés au service de souverains étrangers, semblaient le regretter et ils aspiraient après le jour où ils pourraient venir à Rome prendre leur place dans l'entourage du pape : « J'irais bien à Rome, écrivait, dès le 1^{er} septembre 1447, au secrétaire apostolique Jean Aurispa, l'illustre Filelfe, si je pouvais obtenir mon congé ¹; » et ce vœu il l'exprimait encore, le 11 septembre, à Albert Zancarius, le 8 octobre 1452, à son fils Xénophon ². En même temps, les humanistes présentaient au pape leurs dédicaces intéressées. De Naples, Barthélémy Fazio lui apportait à la hâte son livre *De hominis excellentia* ³. « Tous les savants du monde, dit Vespasiano, vinrent à Rome sous le pontificat de Nicolas, soit de leur propre mouvement, soit pour répondre à son appel. »

Comme le fait remarquer le libraire florentin, « Nicolas V lui-même avait le plus grand désir de les voir à sa cour »; il se piquait « d'accueillir et de récompenser même les talents médiocres ». Lorsqu'il se trouvait en présence d'un humaniste de marque, surtout si à la connaissance de l'antiquité s'unissait en lui la pratique de la langue grecque, il mettait tout en œuvre, libéralités, aimables flatteries, causeries familières,

1. *Ep.* V, p. 40 v°. Filelfe était alors au service de François Sforza, duc de Milan.

2. *Ibid.*, XI, p. 80.

3. Voigt, II, 71.

pour se l'attacher. En 1453, Filelfe se rendit de Milan à Naples pour offrir un de ses livres de poésie au roi Alphonse; Nicolas V fut étonné de ne pas le voir se présenter au Vatican, dès son arrivée à Rome, et il lui dépêcha successivement deux de ses familiers, Blondus et Pierre de Noceto, pour l'engager à s'y rendre. Lorsque, gagné par tant de prévenances, Filelfe fut devant lui, le pape se fit prêter le manuscrit qu'il emportait à Naples, demandant à le garder quelques jours pour le lire en entier; et, au bout de neuf jours, il le lui rendit avec beaucoup d'éloges. Dans cette seconde audience, il employa toutes sortes de séductions pour garder Filelfe auprès de lui. Rappelant leur ancienne amitié de Bologne, lorsqu'ils vivaient ensemble auprès d'Albergati, il lui proposa la charge si enviée de secrétaire apostolique, lui promettant en outre un traitement de 600 ducats pour la traduction de chefs-d'œuvre de la littérature grecque; et comme Filelfe alléguait les obligations qui le rappelaient à Milan, auprès de François Sforza : « Bon gré, mal gré, lui dit Nicolas V, vous resterez ici! » Puis, prenant un air enjoué, il lui tendit une bourse de soie qu'il portait sous ses vêtements en lui disant : « Il y a là 500 ducats; acceptez-les en souvenir de ce jour qui a ravivé notre amitié. Ayez confiance et faites le plus grand fond sur notre affection. Avant trois ans, nous aurons pourvu à vos affaires de telle manière que ni vous ni vos descendants ne connaissiez la pauvreté. ¹ » « Voilà de la générosité! » s'écrie Vespasiano, après avoir rapporté ce trait; et avec lui tous les humanistes le répétaient, lorsque l'un d'eux recevait de Nicolas V l'accueil fait à Filelfe.

1. Filelfe donne lui-même tous les détails de ces audiences dans son *Invective contre Crivelli*, XXVI, p. 181 v°.

En même temps qu'il attirait à sa cour les humanistes les plus en vue, Nicolas V réunissait dans sa bibliothèque des manuscrits précieux. Élu pape, il put enfin réaliser le vœu qu'il émettait déjà, dans sa jeunesse, à Florence et consacrer de fortes sommes aux livres comme aux constructions. A l'exemple de Pogge qui, dès le début du pontificat de Martin V, avait fait les plus belles découvertes dans les bibliothèques, Nicolas V organisa dans toute l'Europe de vraies battues scientifiques pour retrouver les œuvres antiques qui avaient échappé aux investigations de ses devanciers¹.

L'un de ces explorateurs fut Enoch d'Ascoli. D'après Pogge² suivi par Voigt, il n'aurait pas eu les qualités nécessaires à la mission qui lui avait été confiée; mais nous savons déjà le cas qu'il faut faire des appréciations de Pogge, presque toujours dictées par la malveillance, et de celles de Voigt, souvent déterminées par son parti pris contre l'Église. Platina et Filelfe parlent au contraire d'Enoch avec plus de considération. Il partit vers le mois d'avril 1451, muni de plusieurs lettres apostoliques de recommandation, dont l'une était adressée à Louis de Erlichshausen, grand maître de l'ordre teutonique à Königsberg³; Nicolas V y déclarait que, pour retrouver les nombreux écrits des anciens, qui par la faute des temps avaient été perdus, il chargeait son familier, « versé dans les lettres grecques et latines », de faire des recherches à travers les monastères; il priait le grand maître de faire montrer à Enoch tous les livres qui se trouvaient sur son territoire et de lui permettre d'en faire exécuter

1. PLATINA, I, 424.

2. POGGE, *Ep.* X, 17, du 22 janvier 1452, VOIGT, II, 193.

3. Publiée par VOIGT, *ibid.*

des copies aux frais du Saint-Siège. Pour le rassurer ainsi que tous ceux auxquels de pareilles lettres étaient adressées, il spécifiait qu'il s'agissait non de prendre par subterfuge des manuscrits, mais de les faire simplement copier. Enoch alla sur les bords de la Vistule et de la Pregel et il poussa jusqu'en Danemark et en Scandinavie. Ses découvertes furent de peu d'importance et mirent en lumière des curiosités plutôt que des œuvres vraiment intéressantes. Il revint en 1455 avec un traité d'art culinaire attribué à Apicius et les œuvres de Porphyre, « excellent commentateur d'Horace¹ ».

Tandis que se faisaient ces recherches, de nombreux copistes transcrivaient pour la bibliothèque apostolique les œuvres qu'elle ne possédait pas. Nicolas V intervenait personnellement auprès des princes et des bibliophiles pour emprunter les manuscrits dont il désirait des copies. L'exemplaire de Plutarque que Filelfe réclama plus tard avec tant d'insistance à Calixte III et à Pie II², avait sans doute été prêté ainsi à Nicolas V. Beaucoup de ces copistes étaient ultramontains, Français ou Allemands et, avec les tisseurs de Paris ou d'Arras, ils contribuèrent à initier l'Italie à l'art du Nord. Les registres de dépenses nous ont conservé les noms de deux d'entre eux : Simon Honorat « Français », qui fit les miniatures de deux missels destinés à la chapelle du pont Saint-Ange, et ser Giuliano di Giacomo de Terni³. Un exemplaire des œuvres de saint Augustin décoré de splendides initiales

1. Au lieu de l'exemplaire complet de Tite-Live à la recherche duquel il était parti. PLATINA, *Vie de Nicolas V.*

2. LEGRAND, p. 97.

3. MÜNTZ et FABRE, *La bibliothèque du Vatican du XV^e siècle*, p. 7.

porte la signature du copiste qui l'a exécuté : « *Bartholomeus de Medemblic scripsit* ».

La chute de l'empire byzantin et la prise de Constantinople fournirent au pape une occasion unique de faire entrer dans sa bibliothèque des ouvrages grecs. Si, au dire du cardinal Isidore, plus de 120.000 volumes furent détruits par les Turcs, il en resta cependant encore assez pour enrichir le Vatican. Nicolas V envoya à Constantinople et dans l'Archipel des hommes de confiance pour en négocier l'achat. Ils rapportèrent un si grand nombre de manuscrits qu'on disait couramment à Rome que la Grèce n'avait pas été détruite, mais transférée en Italie². Ces achats et ces copies coûtèrent au pape plus de quarante mille écus, mais ils firent de la bibliothèque du Vatican l'une des premières du monde.

Pour s'en convaincre, on n'a qu'à faire le compte des manuscrits qu'elle contenait en 1455. Tortelli qui en avait l'administration, l'estimait à 9.000, Vespasiano réduisait ce nombre à 5.000; Pie II et saint Antonin de Florence l'abaissaient encore, le premier à 3.000, le second à 1.000. MM. Müntz et Fabre³ ont découvert et publié l'inventaire de la bibliothèque que fit l'évêque de Vich, Cosme de Montserrat, le 16 avril 1455, entre la mort de Nicolas V et le couronnement de son successeur Calixte III. Il comprend 824 numéros. Au premier abord, on peut trouver inexplicable l'écart qui existe entre ces différentes évaluations. On en trouve déjà une raison dans ce fait que l'inventaire mentionne seulement les manuscrits latins. Or, dans les dernières années de son pontificat,

1. MÜNTZ-FABRE, p. 57.

2. Lettre de Filelfe à Calixte III du 19 février 1456. *Ep.* XIII, 91.

3. *Op. cit.*, p. 48.

Nicolas V avait acheté beaucoup de manuscrits grecs et il est probable qu'il en possédait aussi un certain nombre en langue vulgaire, puisqu'il s'en trouvait déjà quelques-uns dans la bibliothèque, cependant beaucoup moins riche, d'Eugène IV; enfin, nous savons que sous ce pontificat, comme d'ailleurs sous le précédent, avaient été achetées plusieurs bibles hébraïques. D'autre part, quoique faisant partie intégrante de la bibliothèque, les volumes des archives pontificales et en particulier les registres, ne figurent pas dans l'inventaire de 1455. En ajoutant ainsi ces différentes collections aux 824 numéros inventoriés par l'évêque de Vich, on arrive facilement au total donné par Pie II, peut-être même à celui de Vespasiano. On peut affirmer en tout cas que la bibliothèque de Nicolas V était plus riche que les autres bibliothèques du XV^e siècle, puisque celle de Visconti à Pavie ne dépassait pas le total de 988 volumes; celle de Bessarion, 900; celle de Frédéric d'Urbin, 778; celle du Louvre en 1424, 843¹.

Les livres étaient rangés dans des armoires. La plupart étaient richement calligraphiés; car ayant été copiste dans sa jeunesse, le pape avait l'expérience du métier et surveillait de près l'exécution de ses manuscrits. Plusieurs avaient de belles enluminures: une bible provenant de la bibliothèque du duc de Berry portait sur sa première page la figure de saint Jérôme avec le lion, une tiare, les armes du roi de France et du duc de Berry; une autre bible était marquée

1. *Op. cit.*, p. 40. Mentionnons aussi, parmi les grandes bibliothèques d'alors, celle du cardinal Orsini avec 251 volumes, des princes d'Este en 1480 avec 300 vol., des Médicis en 1456, avec 458 vol., du duc de Berry, en 1416, avec 297, du roi René et de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, avec 200 chacune, enfin du riche Florentin Niccolò Niccoli avec 300 vol.

comme ayant des lettres d'or et « des histoires ». Les volumes étaient reliés les uns en simple parchemin, la plupart en cuir rouge ou noir avec des couvertures de bois simple ou recouvert de velours bleu, vert ou cramoisi. Certaines reliures étaient richement ornées; sur les plats étaient peints ou ciselés en argent l'écuson pontifical, des médaillons d'argent ou de cuivre; des émaux les décoraient; elles étaient munies de fermoirs finement travaillés.

Il serait intéressant de voir comment se composait la bibliothèque de Nicolas V; grâce à l'inventaire de 1455, nous pouvons nous en rendre compte pour le fonds latin. Parmi ses huit armoires, quatre contenaient la littérature religieuse, bibles, Pères de l'Église, commentaires de l'Ancien et du Nouveau Testament, œuvres de saint Thomas, saint Bonaventure, Albert le Grand, Duns Scot, Alexandre de Hales et autres scolastiques du Moyen Âge. Dans la sixième il y avait encore près de cent volumes de théologie ou de droit canon. Les trois autres enfermaient à la fois de la littérature religieuse et de la littérature profane. Dans la cinquième par exemple, à côté de traités scolastiques tels que la Somme des cas de conscience du franciscain Moynaldus, le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais, les Constitutions de Jean XXII, d'histoires ecclésiastiques telles que les *Gesta paparum*, l'histoire d'Eusèbe, le *Liber pontificalis*, de vies de saints telles que la Vie de saint Bernard, par Guillaume de Saint-Thierry, nous relevons plusieurs œuvres de la littérature latine et plusieurs traductions d'auteurs grecs: le *De vita philosophorum* de Diogène Laërce, l'Histoire d'Auguste, les œuvres de Josèphe, la Vie de César par Plutarque, les Douze Césars de Suétone, les traductions de Thucydide par Laurent Valla, de plusieurs

vies de Plutarque par Léonard l'Arétin, les histoires de Diodore, Appien, Florus, Quinte-Curce. La septième et la huitième armoire comprenaient les œuvres traduites en latin d'Aristote, d'Euclide, de Ptolémée, celles de Tite-Live, de Cicéron, Virgile, Boèce, Térence, Végèce, Macrobe, Apulée, Pline, Horace, Ovide, Columelle, Sénèque, Quintilien; des traductions d'Homère, de Proclus, de Plutarque. Nous y relevons aussi les œuvres latines de Dante, de Pétrarque, de Boccace. L'humanisme du XV^e siècle y était représenté par les traductions de Valla, de Léonard Arétin et par plusieurs commentaires tels que celui de Lactance par le frère mineur Antoine de Rho.

En somme, une grande partie de l'antiquité classique, surtout latine, figurait dans cet inventaire; mais se rappelant que la bibliothèque d'un pape devait être avant tout ecclésiastique, Nicolas V y avait donné la place d'honneur aux ouvrages religieux. Remarquons toutefois que, même dans le choix de ces derniers, il avait suivi les aspirations et les goûts de son temps. Sans négliger la scolastique, il s'était attaché surtout aux Pères et en particulier à saint Augustin. Il avait fait aussi une part assez large aux Pères orientaux, trop négligés au moyen âge.

Il suffit de voir comment étaient composées les bibliothèques des princes italiens, même les plus lettrés, pour admirer le discernement avec lequel Nicolas V avait formé la sienne. A Pavie chez les Visconti et les Sforza, à Florence chez les Médicis, à Naples chez Alphonse le Magnanime, les romans, les traités de jeux et d'astrologie occupaient la plupart des rayons; au Vatican, rien de tout cela, « c'est le sanctuaire des hautes et sévères études¹ ».

1. MÜNTZ-FABRE, p. 45.

Nicolas V en confia la garde à Jean Tortelli. Né à Arezzo, Tortelli avait débuté sous les auspices de son parent Charles Marsuppini. Jeune encore, il s'attacha à la personne du cardinal Julien Césarini qui l'envoya à l'Université de Bologne suivre les cours de théologie et de morale, pour le prendre ensuite avec lui au concile du Bâle. En 1435, il fit ce voyage de Constantinople qu'entreprenait quiconque voulait approfondir la langue grecque ; il y eut pour maître Jean Eugenicos, le frère du célèbre Marc d'Éphèse¹. Il resta trois ans en Orient, étudiant les monuments et les manuscrits, travaillant aussi sans doute à négocier l'adhésion des Grecs au concile qui devait amener l'union des Églises ; car c'est avec leurs prélats qu'il rentra en Italie, en février 1438. Clerc de la Chambre, élevé bientôt par Eugène IV à la dignité de sous-diacre apostolique, il demeura dans l'entourage du cardinal Césarini qu'il suivit à Florence en 1439, puis dans sa légation de Hongrie² ; il habitait à Bologne le palais de son protecteur lorsqu'il apprit sa mort sur le champ de bataille de Varna (1444). Il se plaça alors sous le patronage du cardinal Antonio Martinez, dit le cardinal de Portugal ; et ce fut à la mort de ce dernier (11 juillet 1447) que Nicolas V le prit à son service. Vespasiano qui l'a beaucoup fréquenté, fait le plus grand éloge de sa science et de ses vertus : « C'était, dit-il, un homme excellent ; son extérieur était grave et il jouissait de beaucoup d'autorité auprès de tous ceux qui le fréquentaient. » Bien différent de la plupart des humanistes, « il recherchait l'honneur plutôt que l'argent et se contentait de peu ». C'était un homme d'études, fort versé dans la connaissance du

1. LEGRAND, *op. cit.*, p. 140.

2. RAPHAEL DE VOLTERRE, XXI, p. 215.

latin et du grec ; il composa un savant ouvrage, l'*Orthographie*, qui renfermait une foule de renseignements géographiques et historiques¹. Mêlé, en sa qualité de bibliothécaire, à tout le mouvement littéraire de la cour de Nicolas V, intermédiaire entre le pape et les humanistes, auxquels il demandait des traductions ou prêtait des manuscrits, jouissant d'un grand crédit auprès de son maître, il se tint modestement au second plan, confiné dans sa bibliothèque et ses études.

« Si le pape avait pu réaliser ce qu'il s'était proposé, dit Vespasiano², la bibliothèque qu'il fonda au Vatican pour l'usage de toute la curie, aurait été une merveille. » Dans la lettre qu'il écrivit au grand maître de l'ordre teutonique pour lui recommander Enoch d'Ascoli, Nicolas V déclarait que ses manuscrits n'étaient pas seulement pour sa cour, mais pour le bien commun de tous les savants : « *pro communi doctorum virorum commodo* »³. C'était donc pour favoriser les études sacrées et profanes, et accélérer la Renaissance des lettres que Nicolas V avait réuni sa bibliothèque. Il ne fut pas déçu : déjà sous son pontificat et dès lors jusqu'à nos jours, le Vatican a été un centre important de recherches scientifiques et littéraires.

L'Université de Rome contribua de son côté à étendre l'action de la Renaissance. En quelques pages sévères pour Nicolas V et marquées d'une certaine partialité, Voigt prétend que ce pape n'a porté qu'un médiocre intérêt à la Sapience. Il reconnaît toutefois que, sous ce pontificat, elle vit ses privilèges confirmés et sa dotation accrue. Il remarque que les professeurs qui y enseignèrent, avaient une grande va-

1. VESPASIANO, *Giov. Tortello*.

2. *Vie de Nicolas V*.

3. VOIGT, II, 493 et 498.

leur; mais il lui *semble* qu'ils étaient indifférents à Nicolas V, parce qu'il suivait avec plus d'attention les traductions qu'il demandait à ses littérateurs à gages¹. C'est un injuste procès de tendance; il est facile de constater au contraire que la renommée de l'Université ne fit que s'accroître sous ce pontificat.

La langue latine y était enseignée par Enoch d'Ascoli. S'il est vrai, comme le fait remarquer Voigt, que ses leçons durent être intermittentes, en raison de ses missions, il est juste aussi de remarquer que le même enseignement fut donné régulièrement par un humaniste d'une plus grande valeur, Laurent Valla. Dans sa carrière déjà longue et agitée, Valla avait beaucoup professé; jeune encore, il avait enseigné l'éloquence et la langue latine à Pavie puis à Naples, où il avait été du nombre de ceux qui avaient commenté à Alphonse plusieurs chefs-d'œuvre de la littérature latine, en particulier les *Décades* de Tite-Live; cela ne l'avait pas empêché d'ailleurs d'ouvrir une école publique pour la jeunesse napolitaine. Venu à Rome, à l'avènement de Nicolas V, il enseigna, en dehors de l'Université, la littérature latine. C'est à ces leçons, sans doute privées, qu'il faisait allusion quand il racontait, dans sa quatrième réplique à Pogge, qu'il commença ses cours à l'insu de Nicolas V, qui aurait voulu le voir se consacrer tout entier à la traduction de Thucydide². Quand ce travail fut terminé, en 1452, le pape lui donna une chaire à la Sapience, oubliant tous les griefs légitimes que l'Église avait contre lui, et fermant les oreilles aux attaques répétées de Pogge.

1. VOIGT, II, 200 et 202.

2. VOIGT (II, 89) a cru qu'il s'agissait de son enseignement à l'Université et il en a pris prétexte pour dire que Nicolas V se désintéressait de l'enseignement public.

L'enseignement de Valla eut un certain retentissement; nous en avons pour preuves deux polémiques qu'il souleva. La première éclata, dès les premières leçons, entre Valla et Georges de Trébizonde, professeur lui aussi d'éloquence et de littérature ancienne. Il s'agissait de mérites comparés des ouvrages de rhétorique de Cicéron et de Quintilien, Valla célébrant ces derniers, Georges les premiers. Violent comme toute discussion entre érudits de la Renaissance, ce débat se termina au détriment de Georges qui dut quitter sa chaire. Une autre leçon de Valla le mit plus tard aux prises avec un jurisconsulte de Bologne, Benoît Morand; le point en litige était de savoir si Lucius et Aruns étaient les neveux ou les fils de Tarquin l'Ancien. Sur cette question d'un intérêt bien faible, les deux adversaires lancèrent les uns contre les autres des pamphlets de la dernière violence¹. Valla avait coutume d'inaugurer chaque année ses cours par une grande leçon d'ouverture. Tiraboschi a vu à la bibliothèque Viani de Venise celle qui fut prononcée en 1455, « *in principio sui studii*² ».

Les lettres étaient encore enseignées par Pier Oddone de Montopoli. C'était un orateur et un poète distingué. Ses qualités de professeur ne durent pas être médiocres, puisque l'un de ses élèves fut Pomponius Letus.

Avec sa prédilection si marquée pour l'hellénisme, Nicolas V devait tenir à lui donner une place d'honneur

1. TIRABOSCHI, VI, II, p. 350-353.

2. Cette expression a beaucoup embarrassé Tiraboschi parce qu'il croyait qu'elle désignait l'inauguration de l'enseignement, qui eut lieu en effet avant 1455. Elle s'explique au contraire fort bien, si l'on n'y voit que l'inauguration d'un cours annuel.

à l'Université romaine. Il chargea Théodore Gaza d'y enseigner la langue et la philosophie grecque. Né dans les premières années du XV^e siècle à Salonique, Gaza quitta sa patrie en 1430, lorsqu'elle fut tombée au pouvoir des Turcs. Il chercha tout d'abord à apprendre le latin qu'il ignorait entièrement, et suivit pendant trois ans les cours que le célèbre Victorin de Feltre faisait à Mantoue. Il profita à merveille de ces leçons et fut bientôt aussi versé dans la connaissance du latin que dans celle du grec. Il le prouva dans la suite par les traductions qu'il entreprit. Sorti des écoles de Victorin, il devint maître à son tour à Sienne et à Ferrare. Dans cette dernière ville, il jouit de la faveur du duc Lionel qui le nomma recteur de l'Université reconstituée. Théodore Gaza y enseignait depuis dix ans (1441-1450) lorsqu'il fut désigné à l'attention de Nicolas V par celui qui était déjà, au Vatican, le protecteur attitré des Grecs, le cardinal Bessarion¹. Nommé, en 1451, professeur à la Sapience, il contribua plus que personne à y répandre la connaissance du grec, et fut aussi, avec son rival Georges de Trébizonde, l'un des initiateurs de l'hellénisme à Rome. Il enseigna plus particulièrement la philosophie : il était disciple d'Aristote, comme les scolastiques; mais à la différence des philosophes du Moyen Age, qui le plus souvent ne connaissaient Aristote que par ses commentateurs ou ses traducteurs, latins ou arabes, Gaza devait à son origine et à sa science de pouvoir le lire et le faire lire dans le texte original. Il enseignait donc et remettait en honneur la philosophie aristotélicienne.

1. C'est par erreur que dans la *Grande Encyclopédie* (art. *Gaza*) M. Victor Brochard ne fait venir Gaza à Rome qu'en 1453. Dès 1451, Nicolas V se servait de lui, le 41 octobre, pour écrire en grec à l'empereur Constantin XII.

Georges de Trébizonde, Valla, Théodore Gaza, certes voilà des noms illustres dont la réunion suffit à nous montrer l'importance qu'avaient, à la Sapience, les études latines et grecques, littéraires et philosophiques.

Les deux autres universités de l'État pontifical, celles de Pérouse et de Bologne, suivirent l'exemple que leur donnait celle de Rome. Rétablie et confirmée dans ses anciens privilèges par Nicolas V, l'Université de Pérouse fit appel à l'un des plus illustres Grecs qui fussent venus chercher un asile dans l'Italie du XV^e siècle, Démétrius Chalcondyle. Né à Athènes, les désastres de sa patrie l'avaient fait émigrer; en 1447, il était à Rome. Ce fut apparemment Bessarion qui le désigna au choix des Pérugins, vers 1450. Voici en effet ce qu'écrivait, cette année-là, à un de ses amis, Jean-Antoine Campano, alors étudiant à Pérouse : « Nous possédons ici, à l'Académie récemment reconstituée, un Grec arrivé depuis peu; je t'écrirais à quel point il est versé dans les littératures latine et grecque, combien il est en même temps homme sage et distingué, si tu ne devais bientôt l'apprendre de beaucoup d'autres. Il a commencé ses leçons; je l'écoute avec un incroyable plaisir, parce qu'il est Grec et Athénien et même parce qu'il s'appelle Démétrius. Il me semble qu'il personnifie en lui les manières élégantes des anciens Grecs¹. » Pendant plus de dix ans, Chalcondyle professa à Pérouse, faisant de cette université rajeunie un nouveau centre d'hellénisme en Italie.

Sous l'action de Bessarion, qui eut la légation des Romagnes pendant le pontificat de Nicolas V, l'université de Bologne se laissa pénétrer par l'action de la Renaissance et la répandit à son tour. Les savants

1. TIRABOSCHI, VI, II, p. 144.

tels que Guarino de Vérone, Aurispa, Filelfe qui y avaient professé sous Martin V, avaient été dispersés par la révolte de 1428. Reconstituée le 24 octobre 1430, elle n'avait pas repris sa splendeur passée. Cependant, dès l'avènement d'Eugène IV, elle donnait à son enseignement des méthodes nouvelles et plus scientifiques. En 1440, la première dissection y était faite, au cours d'anatomie. Aussitôt après son arrivée, Bessarion reconstruisit les bâtiments. Il appela en même temps un professeur chez lequel étaient grandement développés le goût et la connaissance de l'antiquité ainsi que toutes les autres aspirations de la Renaissance, son secrétaire Nicolas Perotti, qui y professa de 1450 à 1458.

Né en 1420 à Sassoferrato, Perotti¹ était alors au début de sa brillante carrière littéraire. Bessarion, qui l'avait pris sous sa protection, l'avait emmené avec lui à Bologne et l'avait fait son homme de confiance, lui abandonnant la gestion de ses affaires. En même temps qu'il administrait ainsi les finances et la bibliothèque du légat apostolique, Perotti faisait un cours à l'Université. Qu'y enseignait-il? On peut le conjecturer d'après les écrits qu'il composa pendant cette période de sa vie. Il était professeur d'éloquence. Élève de Victorin de Feltre et de Guarino de Vérone, il excellait à faire ces grands discours d'apparat dans lesquels les hommes de la Renaissance étalaient leurs connaissances de toute sorte, et montraient leur habileté dans la langue latine. Il en composa plusieurs pendant son séjour à Bologne. Ce fut lui qui fut chargé de saluer, au nom de la cité, l'empereur Frédéric III, lorsqu'il traversa cette ville en allant à Rome recevoir la couronne im-

1. Sur Perotti, voir sa *Vie* par VESPASIANO.

périale (1452). Perotti était poète et, en même temps, il faisait la théorie de son art. En 1453, il publia une métrique latine qu'il dédia au pape. Enfin, il était aussi versé dans la connaissance du grec que dans celle du latin. Il compta parmi ses disciples, à Bologne, celui de tous les humanistes du XV^e siècle qui eut au plus haut degré l'âme grecque, Marsile Ficin. Ce lettré, ce philosophe qui devait être l'oracle si respecté de l'Académie platonicienne de Florence, puisa aux leçons de Perotti le goût du grec et de la philosophie.

Non content de traiter les humanistes avec faveur, de mettre à leur disposition sa bibliothèque et de les appeler dans ses universités, Nicolas V voulut activer et diriger vers une entreprise commune, leur travail. Il conçut un grand plan littéraire dont la réalisation devait marcher de pair avec son vaste projet artistique. Pour mettre à la portée de tous la littérature grecque que son goût délicat estimait plus que la latine, il voulait éditer et faire traduire en latin par des maîtres de l'humanisme les chefs-d'œuvre de la Grèce antique. Écrites dans un latin pur et en un style élégant, ces traductions, par leur charme, devaient faire aimer la civilisation hellénique et engager les lettrés à entrer en contact plus intime avec elle. Pour cette grande entreprise collective, Nicolas V fit appel à tous les humanistes en renom en Italie, à ceux qui venaient auprès des princes étrangers comme à ceux qui s'étaient fixés à sa cour. Il assigna à chacun sa tâche, selon les études qu'il avait déjà entreprises ou les qualités propres à son style latin. Pour obtenir une traduction, il mit parfois en œuvre toute son activité diplomatique, sans oublier d'ouvrir largement sa bourse. Il ne tenait compte pour cela que du mérite littéraire des auteurs; peu lui importait qu'ils

eussent déjà profané leur talent dans des écrits obscènes ou immoraux ou qu'ils l'eussent auparavant vendu aux ennemis de l'Église. Chrétiens aux mœurs graves et austères, libres-penseurs ennemis plus ou moins déclarés de cette foi qu'ils cherchaient à remplacer par la philosophie antique, jouisseurs effrénés, « pourceaux du troupeau d'Épicure », accusés parfois, et non sans raison, de ces vices grossiers dont l'élégance attique s'est si souvent souillée, tous furent également conviés par ce pape à cette apothéose de l'hellénisme.

Avant Nicolas V, l'on n'avait eu que des traductions partielles d'Homère. Léonard Arétin avait mis en prose les discours d'Ulysse, de Phénix et d'Achille que contient le 9^e livre de l'Illiade; à la demande du roi de Castille, Jean II (1440), Decembrio avait traduit cinq ou six livres de ce poème, et Valla seize, d'une manière trop libre. Dans son désir de coordonner des efforts jusqu'alors isolés et partiels, Nicolas V voulut provoquer une traduction en hexamètres latins de toute l'œuvre homérique. Il jeta les yeux sur Charles Marsuppini dont il avait apprécié le talent pendant ses séjours à Florence. Élève de Jean de Ravenne et peut-être de Manuel Chrysoloras¹, Marsuppini n'avait pas tardé à devenir lui-même l'un des maîtres des langues anciennes; à Florence, il fut le rival heureux de Filelfe et l'un des professeurs les plus suivis de l'Université. Les riches Florentins et, bientôt après, les princes de l'Italie admirèrent dans leur intimité ce lettré qui s'exprimait avec autant de facilité en grec qu'en latin, et maniait avec la même habileté les vers

1. RAPHAEL DE VOLTERRE l'affirme dans ses *Commentaires*, XXI. TIRABOSCHI, VI, II, p. 374, oppose à cette affirmation des difficultés chronologiques.

et la prose¹. Favori de Niccolo Niccoli, de Cosme et de Laurent de Médicis, il reçut du pape Eugène IV le titre de secrétaire apostolique et fut admis par le duc de Milan, François Sforza, au nombre de ses familiers. Les Florentins montrèrent dans deux occasions solennelles le cas qu'ils faisaient de ses talents : en 1444, à la mort de Léonard l'Arétin, ils lui donnèrent la charge aussi honorable que lucrative de secrétaire de la République, et lorsque, neuf ans plus tard, sa vie se termina d'une manière prématurée, ils déposèrent sur son corps la couronne des poètes. Dans la biographie qu'il lui a consacrée, Vespasiano fait ainsi son éloge : « C'était un homme très modeste et mesuré, quelque peu mélancolique et pensif, parlant peu; il n'y avait rien de déréglé dans sa vie et ses conversations. Il lui répugnait de tenir des propos déshonnêtes ou même de les entendre. » Un autre de ses contemporains, Niccolo Ridolfi, complète cette physionomie d'un trait qui a son importance, en terminant par ces mots le récit de ses funérailles : « Qu'il reçoive aussi des honneurs dans le ciel, s'il les a mérités. On n'ose guère l'espérer; car il est mort sans confession et sans viatique, comme un mauvais chrétien! » C'était sans doute un homme délicat, mais la littérature semble avoir oblitéré en son âme le sens religieux.

Nicolas V ne voulut se rappeler que les succès que Marsuppini avait obtenus dans sa chaire de professeur et l'habileté avec laquelle il avait traduit en hexamètres latins la *Batrachomyomachie* et il mit tout en œuvre pour lui faire entreprendre la traduction d'Homère. Marsuppini répondit avec empressement à cette

1. Ces renseignements sont empruntés à la *Vie de Marsuppini*, par VESPASIANO.

2. TIRABOSCHI, *ibid.*, p. 375.